



L'INTERNATIONALE ET LES CHIMÈRES

Paul-Élie Ranson.

Les sorcières autour du feu.

1891, huile sur toile, 38 x 65 cm.

Musée départemental Maurice Denis, « Le Prieuré », Saint-Germain-en-Laye.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN, STRASBOURG.
DU 8 OCTOBRE AU 12 FÉVRIER 2011



Des ESPRITS De L'EUROPE

PAR RENAUD FAROUX

L'Europe des esprits ou la fascination de l'occulte, 1750-1950.
Commissariat : Serge Fauchereau et Joëlle Pijaudier-Cabot.



L'exposition du musée de Strasbourg *L'Europe des esprits ou la fascination de l'occulte 1750-1950* se révèle envoûtante, voire « monstrueuse », dans sa richesse encyclopédique. Conçue en grande partie par l'historien d'art Serge Fauchereau, cette présentation se situe dans la lignée des grandes réalisations pluridisciplinaires qu'il a conçues pour Beaubourg. Le parcours organisé par ce spécialiste de la littérature américaine est boulimique. Passionnant et foisonnant, en « contre-jour », il évoque la densité hallucinante d'un roman de Thomas Pynchon où le surnaturel communiquerait avec l'au-delà, le tarot et le spiritisme avec la magie noire, l'ésotérisme et la Kabbale avec la théosophie, l'alchimie avec la chimie.

LA PLURIDISCIPLINARITÉ DES ESPRITS

Le choix de Strasbourg pour ce rendez-vous avec l'étrange, l'obscur et le surnaturel n'est pas le fruit du hasard, comme le rappelle la conservatrice Joëlle Pijaudier-Cabot : « Berceau de la mystique rhénane au XIV^e siècle, la ville est un haut lieu de l'occultisme... Séjour du mage et alchimiste Cagliostro, Goethe y a fait ses études, au centre historique Rose-Croix ; c'est le lieu de naissance de Schuré, l'auteur des *Grands initiés*, de Doré illustrateur du fantastique, d'Arp sensible à la naturosophie... » Une première section de l'exposition est dédiée à l'art et à la littérature et passe en revue différents mouvements : romantisme, symbolisme, avant-garde, surréalisme. Une deuxième partie, réalisée avec la Bibliothèque de la ville, est consacrée à l'histoire et à l'iconographie de l'occulte. Le troisième volet s'annonce plus scientifique et met en scène le fameux « baquet » de Mesmer, le défenseur du magnétisme animal.

Serge Fauchereau commente : « Cette exposition montre la persistance des "esprits" face au rationa-

lisme du siècle des Lumières. Elle évoque la cassure entre la pensée de Swedenborg, l'anti-Voltaire, avec celle de Kant. Elle veut aller par-delà "le voile" pour sonder l'invisible avec l'attraction de la transgression →

Ci-dessus à gauche : Albert von Schrenk-Notzing.

La médium Eva C. avec une matérialisation

sur une tête et une apparition lumineuse entre les mains.

17 mai 1912, épreuve à la gélatine argentique, 24 x 18 cm.

Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene, Fribourg. e.V. Fonds du comité d'études de photographie.

Ci-dessus à droite : Francisco Goya.

La Conjuración (Les Sorcières).

1797-1798, huile sur toile, 43 x 30 cm.

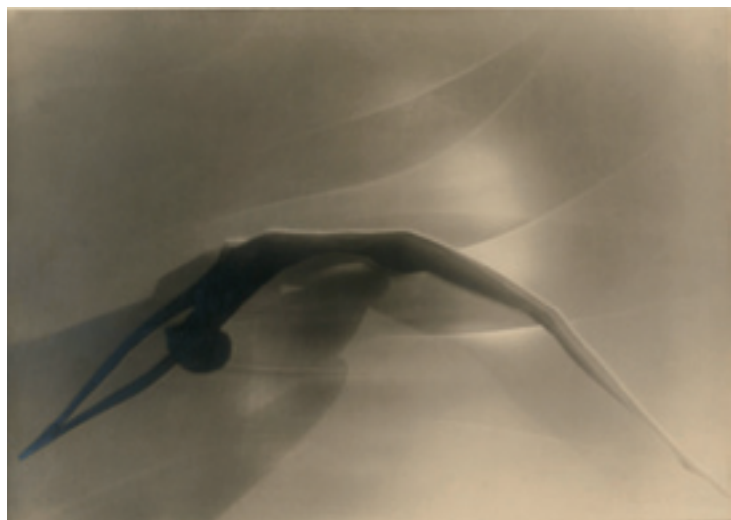
Fundacion Lazaro Galdiano, Madrid.

Ci-contre : John Martin.

Sadak à la recherche des eaux de l'oubli. 1812, huile sur toile,

76 x 62 cm. Southampton City Art Gallery.





Ci-dessus : Frantisek Drtikol.

L'Âme. 1930, épreuve sur papier aux encres grasses, impression en demi-ton, 30 x 23 cm.

Ci-contre : Victor Brauner.

Chimère. 1939, huile sur toile, 73 x 60 cm.

Musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg.

et souligne les richesses intuitives du monde germanique et anglo-saxon face au positivisme français !» Le long chemin éclairant est marqué par un message de tolérance envers certaines « inquiétantes étrangetés » pour citer Freud à propos de la théosophie. La place est laissée aussi bien aux croyances « autres » qu'à l'érudition, à la représentation difficile du monde des idées. L'itinéraire s'ouvre avec un portrait médiumnique de William Blake – *L'homme qui a appris à Blake à peindre dans ses rêves* – et qui semble citer de mémoire le poète visionnaire : « Celui dont le visage est sans rayons ne deviendra jamais une étoile. »

Très vite, on réveille les « esprits frappeurs », les « poltergheists », par l'imaginaire noir espagnol de deux Goya qui illuminent les premières salles. *La Conjuration (Les Sorcières)* présente un double sens, d'un côté le maître de *Caprices* montre la pratique des magiciennes, observe la société dominée par l'intolérance et l'Inquisition ; de l'autre, il s'en moque avec humour. Avec *Les animaux dans le ciel* apparaissent dans les nuées âne, éléphant, taureau, aigle... On pense à des visions dignes du Mahâbhârata ou à de merveilleux nuages baudelairiens d'où surgit un monde insensé, car pour Goya : « Le sommeil de la raison produit les monstres. »

« ÊTRE ou ne pas être... »

L'exposition offre le charme éducatif de montrer des œuvres très connues, moins connues, inconnues. Delacroix illustre le *Faust* de Goethe, Doré ravive le feu du *Sabbat des sorcières*, Chassériau fait entrer en scène *Macbeth devant l'apparition des rois* à côté d'une *Desdémone* devenue fantomatique sous sa nui-

sette blanche. L'affiche de l'exposition rappelle aussi Shakespeare et son espiègle lutin *Puck* surgissant ici de la palette de Fuseli. Tout le panorama est bercé de correspondances, de représentations de cyprès et de peupliers. Devant les trouées d'arbres de Friedrich, Böcklin, Biegas, Keller, Hill, Roerich, Tuculescu, Perahim, Brauner..., on songe à Hamlet marchant dans le cimetière et tombant sur le crâne de Yorick ! *Who's there ?* semble nous interroger une grande représentation de sphinx de Moreau. Cette ballade romantique n'est pas sans nous glacer d'effroi quand la *Léonore* de Vernet évoque la poésie fantastique de Nerval où la belle qui attend son fiancé se retrouve sur un destrier au milieu des morts-vivants. Toujours en relation avec l'au-delà, la figure du *Corbeau* de Poe illustré par Doré exprime le désespoir du narrateur après la mort de sa bien-aimée. La mystérieuse visite nocturne de l'oiseau, incarnation du destin, amène le poète à une suite d'interrogations sur la permanence de la vie dans l'au-delà, seul espoir de retrouver son amour. Mais le corbeau croasse *never more* plongeant l'amant dans le désarroi, la folie. Les œuvres de Carus auprès desquelles se côtoient Faust, Méphisto et Wagner conduisent vers un symbolisme étrangement plus serein. Les encres trempées de spiritisme de Hugo interrogent sur la réalité du temps et de l'espace. Beaucoup d'œuvres s'inspirent d'une obsession de l'immortalité aussi bien que la recherche du pays des fées, bercées par *Le torrent des esprits*, pour paraphraser le titre d'un dessin hallucinatoire du sculpteur Bra et voguer sur les bateaux spectraux de Pèrle.

« VERS LA FLAMME »

Toute l'Europe se trouve bien convoquée, avec des artistes du Portugal à la Yougoslavie, des pays nordiques et baltes, des Celtes d'Écosse et d'Irlande. La Roumanie, pays des vampires, est largement représentée avec les sculptures de Paciurea, l'inspirateur de Brancusi. Devant *Le chant des temps* de Toorop, un artiste qui influença Mondrian, on entend déjà le maître du néoplasticisme : « La nature est naturelle et l'art artificiel. » Cette partie symboliste n'oublie pas aussi la femme comme « idole de la perversité » avec *La tentatrice* de Gallen-Kallela et les extases lascives de Rops et Kubin. La Lituanie, quant à elle, met l'accent sur le cas de Ciurlionis. Peintre, poète, compositeur, son œuvre nous conduit « Vers la flamme » dans la lignée du piano de Scriabine. Comme les symbolistes et les néo-impressionnistes, les illustrations de son zodiaque, des sonates du soleil, de la mer, du serpent, montrent que « l'art commence où finit la vie », selon la formule de Wagner. « À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, explique Fauchereau, comme on ne trouvait plus de certitude, ni dans la science ni dans la religion, on cherchait d'autres voies. C'est ce que répète avec insistance Schuré →



VICTOR BRAUNER
-1939-



Ci-dessus : Ci-contre : Jean Delville.
L'Amour des âmes. 1900, huile sur toile, 238 x 150 cm.
 Collection du musée d'Ixelles, Bruxelles.

Ci-contre : Albrecht Dürer.
Le Chevalier, La Mort et le Diable. 1513, gravure au burin, 24 x 19 cm.
 Cabinet des estampes et des dessins, Strasbourg.

dans son livre *Les Grands initiés* : "La science et la religion, ces gardiennes de la civilisation, ont perdu l'une et l'autre leur don suprême, leur magie, celle de la grande et forte éducation." Ainsi, de très nombreux artistes subirent l'influence des avatars des vagues d'hindouisme qui ont déferlées en Occident depuis la théosophie de madame Blavatsky ou de l'anthroposophie de Rudolf Steiner, comme Hilma af Klint, artiste femme précurseur de l'abstraction, qui présente une *Colombe mystique*, ou encore Herbin, dont on expose une grande toile enflammée. » On trouve aussi des dessins des conférences de Steiner qui inspireront plus tard les œuvres chamaniques de Beuys. La danse se trouve à l'honneur avec des photos d'Isadora Duncan. Quant à Loïe Fuller, qui inventa la *Danse serpentine* où elle se meut telle une hallucination sortie des ténèbres, elle est l'incarnation du symbolisme sur la scène. Une série inédite de découpes en bois de Steiner ainsi que des photos de Sophie Taeuber dansant au Cabaret Voltaire rendent hommage à la communauté mystique du Monte Verità qui prônait les valeurs de la vie à l'état de nature, nudisme, végétarisme, libre pratique des arts... Une thématique qui sera dévoyée chez Fidus avec ses visions d'Aryens blonds qui inspireront pourtant la vague psychédélique californienne des années 1970.

Puis on quitte alors le symbolisme pour un large inventaire consacré à l'abstraction et à ses pères : Kupka, Kandinsky, Klee, Malevitch, Mondrian, Arp... et à leurs liens avec des pratiques ésotériques. Et comme Goethe au seuil de la mort, l'on réclame *Mehr Licht!* (Plus de lumière !) devant les photos de Drtikol ou les toiles spectrales de Matiouchine, le collaborateur de Malevitch pour l'opéra *La victoire sur le soleil*. L'exposition proprement artistique se termine sur un parcours autour du surréalisme et l'art brut. C'est « la magie retrouvée » comme l'écrit Fauchereau dans le catalogue à propos des œuvres de Dalí, Ernst, Brauner, Hayter, Lam, Matta, Lesage, Crépin... De superbes plumes de Masson présentent les portraits de Goethe, Kleist, Novalis et Blake qui revient ici comme l'étincelle d'un astre décrit par Gide : « Lucifer radieux, ses rayons revêtent d'un éclat insolite les corps misérables et glorieux de l'homme et de la femme. »

SYMPATHY FOR THE DEVIL

Les fantômes, les spectres, les vampires rôdent dans tout le musée. Le fantastique, l'ésotérisme s'expriment dans un cocktail de différentes traditions philosophiques : grecque, égyptienne, orientale, bouddhiste, hindouiste, chrétiennes, etc. comme dans le tableau *Christ et Bouddha* de Ranson, un nabi qui concilie des religions diverses afin de tracer la voie d'une délivrance. Ce grandiose *Mariage du ciel et de l'enfer*, le salut possible par l'initiation, l'exposition le propose par la contemplation de l'art si l'on adhère aux mots d'Éluard : « Le poète (l'artiste) est plus celui qui inspire que celui qui est inspiré. » Cette présentation, dont le titre aurait pu reprendre celui d'une chanson des Rolling Stones, *Sympathy For the Devil*, offre une lecture antidoloriste des visions et des hallucinations, ainsi que celle de leurs créateurs. Comme après un exercice de méditation transcendante ou une séance new age, le parcours se termine devant une pièce étrange *Le grand Transparent* de Hérold, un mythe nouveau qui répondrait à Novalis quand il note : « Nous vivons en réalité dans un animal dont nous sommes les parasites. La constitution de cet animal détermine la nôtre et vice versa. » Comment ne pas penser ici aussi au best-seller de Karadec *Le livre des Esprits* pour qui : « Les esprits sont des êtres intelligents de la création. Ils peuplent l'univers en dehors du monde matériel. » Et dans son message de tolérance, Serge Fauchereau conclut : « Il importe peu que la pierre philosophale, les sorciers ou les grands transparents existent ou n'existent pas. Ils sont avant tout des tremplins puissants pour l'imagination des artistes, des poètes, et ici, des visiteurs. » De nouvelles vérités semblent s'inscrire dans nos gènes à la sortie de cet étrange pèlerinage strasbourgeois où « l'occulte », comme l'écrit Tristan Tzara, adopte alors « ce sourire léger des pluies marines ».

